

Craignant les désertions, M. de Maisonneuve avait fait descendre ses hommes dans une île.

Par suite de divers retards, on ne put reprendre la mer que le 20 juillet, après avoir entendu la sainte messe. Pendant la traversée, la maladie se déclara à bord et elle fit huit victimes. Enfin, le 22 septembre, le bateau arriva en vue de Québec. "Mais on ne prit pas garde, dit la Sœur Bourgeoise, à une arête qui s'enfonça tellement dans le navire, que les grandes marées ne purent le relever et qu'il fallut le brûler sur place."

Après s'être procuré des barques, la petite recrue s'embarqua en octobre pour se rendre à Montréal, où, elle arriva heureusement quelques jours plus tard.

"Par leurs contrats passés en France, dit M. Faillon (1), tous ces colons s'étaient obligés à travailler pendant cinq ans, chacun selon sa profession, sous les ordres de M. de Maisonneuve, et au profit de la compagnie de Montréal qui, comme nous l'avons vu, avait pris l'obligation de les nourrir et de leur payer des gages. Mais, par leurs nouvelles conventions, et au moyen des sommes et des terres qu'ils avaient reçues, ils devaient s'entretenir eux-mêmes et travailler chacun pour son intérêt propre. Par là, la compagnie était dans l'obligation de leur payer elle-même un petit salaire, toutes les fois qu'elle les employait à quelques ouvrages pour ses besoins; et c'était un moyen efficace de provoquer de plus en plus leur application au travail et d'exciter leur industrie. Jusqu'alors cette compagnie avait procuré gratuitement aux colons les services d'un ou de plusieurs chirurgiens; se trouvant déchargée de cette obligation par les nouveaux contrats, il fut convenu, en présence de M. de Maisonneuve, qu'Etienne Bouchard, chirurgien, serait tenu de panser et de médicamer chaque famille, le mari, la femme et les enfants, nés ou à naître, moyennant cent sous, qu'il recevrait tous les ans du chef de la maison, avec cette clause toutefois que Bouchard, aussi bien que chaque famille, pourrait rompre l'abonnement à volonté. Le 30 mars 1655 où fut passé ce compromis, vingt-six familles s'abonnèrent, auxquelles d'autres s'adjoignirent bientôt, au nombre de quarante-six familles en tout; parmi elles, celles de Demers, Archambault, des Carryes, Hurtubise, Godin, Langevin, Huneault, Picot, Leduc, Juillé dit Avignon."

E. Faillon

A suivre

CONTES DE MON VILLAGE

(Récits d'Alsace)

V.—LE JARDIN DE MA GRAND'MÈRE

Il y avait dans le jardin de ma grand'mère une allée de vieux cerisiers que je me rappellerai toute ma vie. Qu'il y faisait bon, par les chaudes après-dîners d'été, dans cette ombre tremblottante des feuilles, en face du rûcher, où des milliers d'abeilles bourdonnaient dans la poussière d'or du soleil....

La grand'mère tricote sur le vieux banc de pierre et moi, à côté d'elle, dans cette douce somnolence, où l'on n'est plus éveillé et pas encore bien endormi, je m'amuse à suivre de l'œil la course vagabonde de tous ces insectes, voltigeant d'une fleur à l'autre....

Les fleurs du rûcher, oh! quel poème! Je me souviens surtout d'une plate-bande de boutons d'or, que ma grand'mère entretenait avec des soins infinis et qui sont bien les plus jolies fleurs que j'aie jamais vues. Et à côté, toute une collection de reines-marguerites, si fraîches, si belles, depuis le blanc le plus pur jusqu'au cramoiis et au violet le plus foncé, que je crois encore les voir à travers les vingt-cinq années qui m'en séparent.

Car la grand'mère est morte, et je ne sais trop ce que sont devenus ses fleurs et son rûcher; son jardin, nous l'avons vendu, et bien que son nouvel

acquéreur nous en ait donné la libre entrée, je n'y suis plus jamais retourné qu'une fois....

Quel serrement de cœur! On ne s'y sentait plus chez soi; et puis, notre banc, si rustique et si original, avec sa fine mousse que la pluie de cinquante hivers y avait déposée comme un tapis moelleux, avait fait place à une gloriolite toute moderne, avec de petites tables à thé et des chaises si petites, oh! si petites, que je les pris pour des chaises de poupées. Après tout, me suis-je dit, qui sait, nous sommes peut-être devenus des poupées, en notre fin de dix-neuvième siècle?...

Coupés, ces vieux cerisiers, que le grand père plantait à la naissance de chaque enfant.

Et Dieu sait cependant si elles étaient délicieuses, ces cerises là, cueillies sur l'arbre et encore toutes recouvertes de la rosée matinale, qui vous fondait dans la bouche, comme un nectar.... T'en souviens-tu, mon frère, de ces déjeuners champêtres dans le vieux cerisier du fond, celui qui portait les grosses croquantes noires?... Nous en avons bien fait depuis d'autres déjeuners, arrosés de vins fins, mais plus jamais, nous n'avons ressenti le bonheur que nous procuraient ces bonnes cerises fraîches du jardin de la grand'mère. Quant au rûcher, il n'en restait plus même la place.

—Un rûcher, monsieur, me dit la nouvelle propriétaire, avec de grands airs indignés, y pensez-vous?... Un rûcher, si donc! c'est bon, cela, pour des paysans, qui en revendent le miel très cher.

La bonne dame oubliait que son frère n'était qu'un petit métayer, et que son mari avait gagné ses trois cent mille francs dans l'élevage des bestiaux.

Je cherchai de tous côtés mes boutons d'or et mes reines-marguerites.

—Que pensez-vous de ces fleurs, monsieur, me demanda-t-elle, s'apercevant de mon investigation? Elles sont toutes nouvelles; "mon jardinier" les a payées à prix d'or, et, à dix lieues à la ronde, je vous défierais bien d'en trouver de pareilles. Voyez donc ce "godetia," maculé de rouge vif sur fond blanc carné. Quelle délicatesse! Et ce "lobelia" Queen Victoria, là bas, au milieu du parterre... Notre collection est la plus riche de l'arrondissement et monsieur parle même de l'envoyer au prochain concours régional: il brigue le Mérite Agricole.

—Admirables, madame, lui répondis-je par mesure de politesse, pendant qu'à part moi, je plaignais la parfaite bêtise de ces parvenus de l'élevage et que le cœur tout saignant du souvenir de la grand'mère, de son pauvre vieux jardin, de ses boutons d'or et de ses reines-marguerites, toutes fleurs démodées paraît-il, je me promis de ne plus retourner dans ce coin de terre peigné, ratissé, brossé, que ces bons bourgeois décoraient pompeusement du nom de jardin....

J. B. Chatrian

Bruxelles (Belgique), 1891.

LA PERSECUTION EN CHINE

Les Missions catholiques publient la lettre suivante que leur adresse Mgr Blettery, vicaire apostolique du Sutchuen oriental:

"Encore des malheurs à vous annoncer. Pauvre Chine! Pauvres chrétiens! Comme le cœur saigne à la vue de tant d'iniquités et de désastres. Notre belle et grande mission de Longchou'tchen est détruite et toute la sous-préfecture de Ta-tsiou est livrée au pillage et à l'incendie

"Le 4 juin dernier, à l'occasion d'une fête païenne, il y eut un peu de tapage, et même on pilla quelques familles chrétiennes. On croyait l'orage passé, et déjà l'on se félicitait de voir notre nouvel oratoire debout. Mais, le 11 du même mois, au soir, on apprend qu'il y a une nombreuse réunion chez un mauvais sujet, près du marché, pour délibérer contre les chrétiens. La nuit ve-

nue, deux cents misérables se jettent sur le marché, détruisent les maisons des chrétiens après les avoir pillées, emportant les matériaux dans l'oratoire et y mettant le feu. Tout a été anéanti et, chose plus grave, on compte de nombreuses victimes. On ne peut prévoir le jour où il nous sera possible d'apprécier toute l'étendue de nos pertes; pour le moment il y a douze morts connus, et plus de trois cents chrétiens sont disparus sans qu'on ait pu avoir de leurs nouvelles. Leurs bourreaux sont allés les chercher jusque chez les païens où l'on pouvait supposer qu'ils s'étaient cachés. Nous tremblons surtout pour les femmes et les vierges institutrices; les persécuteurs disaient dans leurs proclamations: "Massacrer les hommes, outrager les femmes." Plusieurs cadavres ont été jetés sur le bûcher de l'oratoire et consumés.

"Malheureusement le mal ne s'est pas arrêté à Long choui-tchen. Attirés par l'espoir du pillage, tous les bandits des environs sont accourus, et les persécuteurs, se voyant au nombre de quinze cents à deux mille, ont marché sur la chrétienté de Mapaotchang, distance de quelques lieues. La garde nationale a voulu les arrêter; mais ne pouvant résister à une telle multitude, il fallut céder. Nous ignorons le nombre des morts et des blessés. Les maisons et les fermes de nos chrétiens ont été incendiées jusqu'à la dernière; les fermiers païens des chrétiens ont, eux aussi, éprouvé les mêmes désastres. Le chef païen de la garde nationale n'a pu sauver sa vie qu'en fuyant, et sa demeure a été incendiée.

"Cette terrible affaire est suscitée par les sectaires francs-maçons, nombreux dans le pays. C'est une vraie guerre de religion; mais elle pourrait bien dégénérer en rébellion.

"La sous-préfecture de Tat-tsiou, où se passaient ces scènes si tristes, compte dix-neuf cents chrétiens, gens tranquilles et la plupart à l'aise; ils sont maintenant ruinés pour toujours. Il ne leur reste que la consolation de n'avoir fourni aucun prétexte à tant de malheurs.

"Présentement (24 juin), nos persécuteurs sont campés dans les pagodes du pays; ils moissonnent le riz des chrétiens et font bonne chère avec les bœufs, les porcs et les volailles qu'ils ont pillés. Où s'arrêtera le mal? Il est difficile de le prévoir. Nous sommes fort inquiets pour les sous-préfectures voisines et même pour Tchong-king, centre de la mission. On commence à y afficher des pamphlets pour exciter les bandits à démolir de nouveau nos établissements. Peut-être sommes-nous à la veille de quelque grande catastrophe

"M. Pons, missionnaire chargé du district de Ta-tsiou, eut à peine le temps de s'enfuir à la ville et là, ne se trouvant pas en sûreté, il se retira à Gan-yo, district du Sutchuen occidental. M. Pierrès, qui travaillait avec lui et se trouvait à Ma-pao-tchang lorsque les persécuteurs y arrivèrent, échappa par miracle à la mort; il put, par des chemins détournés, atteindre Tchong-king. Nos pauvres persécutés affluent dans cette capitale, et font pitié dans leur dénûment. Ils nous arrivent en haillons, et c'est à nous de pourvoir à tous leurs besoins. Dès que nous saurons tout ce qui s'est passé, on vous donnera d'autres détails.

"Priez bien pour nous et pour notre pauvre mission."

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

Un bouquet impérissable.—Voulez-vous faire un bouquet impérissable pendant des mois?

Cueillez des myosotis et mettez-les tremper les tiges dans une assiette à soupe, remplie d'eau de pluie. Placez les fleurs auprès de la fenêtre, pour qu'elles jouissent des avantages résultant de l'abondance de la lumière. Remplissez l'assiette à mesure que l'eau s'évapore. Après trois semaines vous verrez des racines, grosses comme un fil et toutes blanches, se montrer à la partie de la fleur qui baigne dans l'eau. Elles formeront peu à peu un filet sur l'assiette.

Les fleurs resteront tout à fait fraîches, sauf celles qui étaient déjà avancées quand elles furent cueillies. Aussitôt que les racines courront dans l'eau, de nouveaux boutons se montreront pour remplacer les fleurs fanées.

(2) Histoire de la colonie française en Canada, par l'abbé Faillon, tom. II, pp. 197-198.